

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 48

Artikel: Le feuilleton : souvenirs d'un opéré : [suite]
Autor: Renard, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nièrement, je rencontre la boulangère qui me dit:
— Qu'est-ce qu'il a donc votre chien, monsieur Pédebrade ? Il ne vient donc plus chercher son croissant ? Je ne l'ai pas vu depuis plus d'un mois.

— Vous badinez, madame Bol ! m'écriais-je. Il reçoit cependant chaque jour ses sept sous ! Mais je tirerai l'affaire au clair.

Alors je prends Hassan en filature... Voici ce qu'il faisait, le lascar : avec des ruses d'apache, il cachait la galette dans la cheminée.

— Si tu trouves que c'est intelligent, tu n'es pas difficile.

— Un instant, mon Marius. Hassan a continué à mettre chaque jour de côté son argent. Et quand il a eu vingt francs, il a filé comme un zèbre chez le charcutier et s'est payé un saucisson.



SOUVENIRS D'UN OPERÉ

Il faut maintenant expulser l'éther qui me charge l'estomac, et je le rends lentement, par goulées écœurantes. J'ai soif, bien soif. Mais il m'est défendu de boire et je dois me contenter de l'éponge qu'on me pose sur la bouche et qui me rafraîchit. Cependant la nuit vient, la veilleuse s'allume, le silence se fait ; je n'ai pas la fièvre. Tout ira bien, pourvu qu'il ne se produise aucun incident. Lequel pourrait surgir ? Est-ce qu'on sait ? A un moment j'ai éternué : secousse affreuse ! J'ai cru que mon pansement sautait, que ma plaie se déchirait. Non certes, je n'éternuerai pas une seconde fois. Au milieu de la nuit, j'ai senti quelque chose d'étrange ; il me semblait avoir dans le dos, à droite, une roue de glace qui rayonnait du froid ; on m'a réchauffé à grand-peine. Puis j'ai dormi, et, quand je me réveille, il fait grand jour le poêle ronfle, le tramway passe en grondant sous ma fenêtre, la bise siffle dans le ciel clair que j'aperçois de mon lit. Bonheur ! On me permet de boire. Je savoure — au biberon une tasse de café noir. Je rentre dans l'existence.

Et les heures coulent monotones, tranquilles, plus douces pourtant qu'on ne penserait. La maladie a ses joies qu'on ne soupçonne pas avant de les avoir goûtées. Vieilles amitiés qui se réchauffent, sympathies qui vous reviennent du fond d'un passé lointain. Il pleut des lettres, il pleut des visites, si bien qu'on est obligé de mettre à la porte les gens qui viennent demander de mes nouvelles. Etudiants, collègues, amis apportent, qui de bonnes paroles, qui des fleurs sans parfum. L'humanité se montre en beau, compatissante, pitoyable, fraternelle. Jamais je n'ai été aussi choyé, dorloté, caressé.

Puis ce sont les petits plaisirs de la vie matérielle qui renaissent un à un. Un matin, j'ai mangé un délicieux filet de sole ; un soir, on m'a donné une citronnade exquise. Le lendemain, permission de fumer une cigarette, de boire un doigt de Bourgogne blanc. Je comprends à merveille le *Coupeau* de Zola, qui a été gâté par la maladie, qui s'est habitué à prendre ses aises, à faire ses fantaisies, à se laisser gaver et « mignoter ». Moi aussi, je trouve du charme au métier de convalescent à l'engrais. Comme un avaré qui égrène un collier de perles, je compte et escompte tous les minimes événements qui remplissent ma journée. Je sais qu'à sept heures sonnantes sœur Rose, avec son visage reposant et sa voix chantante, va entrer dans notre chambre et me demander si j'ai bien passé la nuit. Je sais qu'à neuf heures Louise Fonjallaz, avec son bon sourire, va relever de garde ma pauvre femme qui n'a guère dormi et qu'elle va me lire du George Sand, quelqu'un de ces romans champêtres dont les phrases coulantes et fraîches me calment comme un bain d'air pur. Je sais qu'à

midi le Dr Perret viendra s'informer à son tour de son malade ; car désormais je lui appartiens, et, comme il est autant médecin que chirurgien, il ne s'intéresse pas seulement à l'opération, il veille aux suites, il m'enveloppe de soins méticuleux et maternels. La phlébite est l'accident le plus ordinaire qui menace les corps dont le sang circule mal, parce qu'ils sont voués à l'immobilité du lit. Mais j'ai dit à mon docteur : — Vous savez, je ne veux pas de phlébite. — Et il m'entortille chaque jambe dans des bandes de flanelle qui ont vingt ou trente mètres de long et qui me piquent comme des milliers de fourmis. C'est un travail de les mettre et de les ôter, et j'éprouve à me gratter, quand on me les enlève, une volupté cuisante qui va presque jusqu'à la crise de nerfs.

Je sais encore qu'à quatre heures l'infirmier Charles, avec ses mains légères comme celles d'une femme et ses bras solides comme ceux d'un terrassier, me soulèvera aussi aisément qu'un bébé, pour qu'on puisse tirer et aplanir sous moi les draps froissés de mon lit, et je suis sûr qu'il profitera de l'occasion pour me demander mon avis sur la politique française et sur *Delouède* (c'est sa façon de prononcer *Déroulède*).

Je n'ai rien de neuf à lui apprendre : car durant cette phase de vie végétative, je n'ai ni curiosité ni souci ; le monde s'est presque rétréci aux proportions de ma chambre ; les bruits et les choses du dehors n'éveillent en moi et autour de moi qu'un écho affaibli. Je ne suis point inquiet de l'avenir, pas même impatient de reprendre ma place parmi les vivants. C'est qu'aussi chaque jour me réserve un progrès, me permet ainsi de mesurer l'espace que je parcours vers la résurrection. Hier j'ai pu me tourner sur le côté gauche, grosse affaire ! Aujourd'hui je me suis presque assis dans mon lit, étayé par deux oreillers. Demain l'on m'enlèvera mon pansement et l'on coupera les fils qui ont recousu les lèvres de la plaie.

Enfin un grand événement va s'accomplir. Voici douze jours que je suis couché. On m'autorise à mettre les pieds par terre. Oh ! je n'abuse pas de l'autorisation. La terre oscille et se dérobe. Quand je veux me tenir debout, la douleur me coupe en deux. Il va me falloir reprendre à marcher. Je me fais l'effet d'un vieillard de quatre-vingts ans, paralysé par l'âge, par les rhumatismes.

Décidément le lit a encore du bon et je m'y allonge de nouveau avec délices, d'autant que je ne suis plus condamné à y demeurer immobile. Je puis bouger et parler maintenant. La langue se dégourdit en attendant les jarrets. Les docteurs rassurés sur mon sort, et le grand chef lui-même, trouvent quelques minutes pour venir trinquer ou causer avec moi : nous échangeons des histoires gaies, depuis celle du paysan malade qui hache, fricasse et mange, comme des poissons, les sangues destinées à le saigner, jusqu'à celle de l'autre qui se colle sur la jambe l'ordonnance du médecin et qui guérit. Puis je reçois, comme un prince à son petit lever, les visiteurs qui affluent. Victoire ! Je puis boire et manger tout seul, comme un grand garçon. J'ai même écrit une ligne au crayon. Bien plus ! J'ai fait trois pas, quatre pas ; j'ai traversé la chambre, appuyé au bras de ma femme. Il est temps de partir, de laisser la place à d'autres qui en ont plus besoin que moi.

Voici donc l'instant de faire mes adieux à sœur Rose, à la clinique, aux personnes et aux choses, qui, pendant ces deux semaines, me sont devenues familières ! Mais que se passe-t-il en moi ? Comme l'araignée ourdit sa toile partout où elle rencontre un coin propice, ainsi le cœur humain s'attache par des fibres mystérieuses même aux lieux où il a souffert. Ce n'est pas avec une joie folle que je m'en vais ; je ne dirai pas non plus (ce serait trop) que je quitte avec chagrin ma chambre d'opéré. J'éprouve toutefois quelque chose qui ressemble à une vague regret ; ma satisfaction est recueillie, sérieuse, tempérée, attendrie par la résolution de rendre aux

autres les témoignages de bonté que j'ai reçus d'eux.

Pendant que je jette un dernier regard sur ce qui m'entoure, pour l'emporter tout entier dans mon souvenir, on m'a roulé dans une couverture, descendu comme un objet fragile, empaqueté dans des coussins et des édredons, et puis fouette, cocher ! En route pour la maison ! On me monte à bras, on me dépose sur mon lit. Je ne suis pas encore bien fort ; mais je suis chez nous, vivant, joyeux, guéri. Embrassons-nous, ma femme ! Les mauvais jours sont passés...

*

Un mois, un mois seulement s'est écoulé, depuis le jour où le bistouri a fouillé ma chair. Et j'écris ceci, le soir, à Charnex, dans une petite auberge de montagne, d'où j'aperçois, bien au-dessous de moi, le lac cerclé de points d'or et luisant par endroits comme une plaque d'acier bruni ; la nuit cache la laideur des bâtisses qui encombre la côte de leurs masses difformes ; sur ma tête les lumières de Glion dessinent une couronne dans le ciel et les étoiles d'or de la terre se mêlent aux étoiles d'argent de la noire immensité. Il est doux de voir encore tout cela.

Charnex sur Clarens, avril 1899.

Georges Renard.

Au Bourg, à partir du 28 novembre : **Le Spectre Vert** avec André Lugnet, film parlant français réalisé par Jacques Feyder pour la Métro-Goldwin-Mayer.

La critique cinématographique s'exprime ainsi sur le film : Ce qu'il ne faut pas craindre de reconnaître, c'est que le « Spectre Vert » est le meilleur film parlant qui ait été réalisé jusqu'à ce jour. Tout est fait pour accrocher le public, retenir chaque parcelle de son attention, rallier chaque morceau de sa sensibilité ou encore le reposer ou le divertir. Sans une faiblesse, Feyder a, dans un style impeccable, mené son œuvre à bien, et réalisé le film dont le succès est indiscutable.

Retenez vos places à l'avance au 26.783. Attention : Pour ce film toutes les fautes sont suspendues.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



1930

Le nouveau prix-courant général a paru. Il est envoyé gratis. Il indique les prix de 136 paquets et assortiments de timbres différents, et de 1685 séries de tous pays, ainsi que celui des albums et de tous accessoires nécessaires au collectionneur.

Ed.-S. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

Attention !!!

C'est en exigeant que l'apérifit de marque **DIABLERETS** qui vous sera servi réellement du "DIABLERETS" pur, que vous retrouverez les éléments salutaires qui en font la richesse et le succès.